

SUR LES TRACES DU LOUP

Micro-Aventure en MONGOLIE

Un large bandeau de sable jaune, long d'une soixantaine de kilomètres, derrière lequel se cachent des formations granitiques formant le parc national du Khogno Khan, marquant la limite entre la Taïga venue de Sibérie, au Nord, et les steppes Mongoles, au Sud. Lieu de vie des wapitis et des ibex, lieu de chasse pour les loups.



MONGOLIE - МОНГОЛ
Région de Bulgan

47°27'48.3"N
103°38'23.7"E

En remplissant ma gourde dans le petit filet d'eau qui coule dans le lit de la rivière, je me fixe cet objectif, une semaine pour longer le désert et traverser les montagnes du Khogno Khan, à la recherche des loups. Là où ils effraient certains, ils en fascinent d'autres. Injustement catégorisés comme méchants, au même titre que le requin et le serpent, il n'y a pourtant que dans les contes pour enfants qu'ils sont dangereux.

Le loup, cet animal qui me fascine, par sa hiérarchie, sa vie en meute, ses techniques de chasse, son intelligence. Avec mon métier de guide de traineau à chiens, j'ai souvent été amené à vivre sur le même territoire qu'eux, mais hormis ce loup solitaire croisé dans l'Himalaya, je n'ai jamais eu la chance de voir une meute en action ou de dormir non loin eux.

Pendant trois jours je suivrais le désert de sable. Un petit cours d'eau, parfois large de quelques mètres, parfois franchissable d'un seul pas, coule à l'ouest des dunes, il est ma seule source d'eau, je ne dois donc le quitter pour traverser les montagnes qu'au dernier moment. Quelques yourtes y sont posées et les troupeaux y pâturent tranquillement. Encore une fois, la saison des pluies se fait attendre.



Alors que je me lavais le visage dans le ruisseau après mon première bivouac, deux enfants vinrent à ma rencontre, ils m'invitèrent à m'abriter sous leur yourte le temps que le soleil brûlant de midi soit passé. Derrière la yourte, le père de famille et un oncle étaient affairés à dépecer un chèvre. Une rumeur d'occident dit que les mongoles consomment majoritairement de la viande de mouton, c'est faux, la viande de chèvre est beaucoup plus appréciée. Après les avoir aidés, nous rentrons tous dans la yourte autour d'un verre de lait et de quelques bouts d'intestins fraîchement cuits.



Alagh, le fils, me montre une cravache et un licol fabriqués à l'aide des tendons et de la peau de moutons et de chèvres. Il est incroyable de constater l'ingéniosité de ses peuples nomades, qui avec rien, font tout ! Rien n'est jamais gaspillé lorsque qu'ils abattent une bête. La viande est entièrement consommée, du jarret jusqu'aux testicules. Le lait, parfois même le sang, seront bus. Les entrailles et les mauvais os nourriront les chiens. La laine et la peau serviront à confectionner habits, tapis et couches isolantes pour la yourte. Les os, les cornes, les tendons seront utilisés pour fabriquer des outils. Il n'y a aucun gaspillage de leur part, et les mongoles ont un grand respect pour leurs animaux. Quand je leur explique que dans mon pays la plupart des animaux ne vivent pas en plein air, et que nous ne gardons que les meilleurs morceaux de la viande, mes hôtes refusent de me croire. Pour eux, leurs troupeaux font partie du cycle de la vie, ils doivent pâturer libres et heureux dans les steppes avant d'être tués pour satisfaire le nomade, dans le respect de la nature et de la tradition enseignée par leur Dieu.

Cela me rappelle les écrits de l'anthropologue Dorothy Lee, qui faisait écho aux amérindiens : *« Le soin extrême avec lequel la plupart des indiens usaient de chaque carcasse d'un animal tué, n'était pas l'expression d'un souci d'économie, mais d'attention et de respect ; en fait, un aspect de leur relation religieuse avec l'animal abattu. »*

Le petit poste télé diffuse la cérémonie d'ouverture du Naadam d'Oulan Bator, la fête traditionnelle la plus importante de Mongolie. Courses à cheval, tirs à l'arc et combats de lutte font partie des disciplines les plus prisées. Quand la connexion lâche, les enfants sautent pour attraper l'antenne et trouver la bonne orientation. Pour passer ces courtes poses imprévues, nous jouons aux osselets à même le sol de la yourte. J'en profite pour questionner mon hôte sur la présence des loups. On m'apprend que les femelles restent dans les dunes, elles y mettent bas puis y élèvent les louveteaux. Les mâles et le reste de la meute, eux préfèrent courir les montagnes. Et encore une fois, on me met en garde, le loup est un prédateur dangereux. Disent-ils.



«Alagh, le fils, me montre une cravache et un licol fabriqués à l'aide des tendons et de la peau de moutons et de chèvres.»

Je repris la route quelques heures, continuant de suivre le petit cours d'eau qui sillonne entre les yourtes. La fin de journée approchant et la chaleur étant moins accablante, je décide de remplir mes gourdes en vue de me lancer dans la traversée des dunes. A peine ai-je parcouru quelques centaines de mètres, qu'un énorme nuage noir rempli de poussière et descendant de la vallée adjacente me fonce droit dessus. Par expérience je reconnais là ces fameuses tempêtes de sable qui mirent à mal mon voyage plus d'une fois. Je décide de rebrousser chemin jusqu'à la yourte la plus proche. Elle n'est plus qu'à quelques mètres quand tout à coup, quatre chiens hargneux me barrent la route. Ils sont ma hantise depuis le début de mon aventure en Mongolie. Heureusement, quelqu'un sorti de la yourte au même moment, calma les chiens, et m'invita à vite me réfugier à l'intérieur. Juste à temps.

La tempête s'abat sur la yourte, tout en avalant quelques gâteaux secs, j'inspecte l'intérieur de l'habitation. Habilement construite, aucun mur ne bouge, aucune poussière ne rentre, seul le grondement de la tempête se fait entendre à l'extérieur. En repartant une jeune chienne eue la bonne idée de me suivre. Pourquoi pas, elle me préviendra de l'approche d'animaux sauvages.



Le premier jour, après seulement quelques heures de marche, un vent violent souleva beaucoup de sable, me contraignant à m'abriter derrière un tronc d'arbre. Le calme revenu, j'installais ma tente au milieu des dunes. Au matin je découvris non loin de mon camp une petite tanière.

La seconde nuit, les traces d'une louve faisaient le tour de mon campement. J'avais fait en sorte de bien nourrir la chienne pour être sûr qu'elle ne se sauve pas pendant la nuit. À l'heure du réveil, elle était toujours là.

Nous nous rendîmes sur les premières montagnes pour en gravir une et avoir une vue totale sur le désert mais surtout pour trouver une éventuelle source d'eau. Avec la chienne, mes 5 litres d'eau quotidiens n'allaient pas tarder à ne plus suffire. Perché en haut de la colline je tentais de repérer une quelconque source d'eau ou une yourte. Mais rien qui ne soit de ce côté des dunes, même là où la végétation était plus verte. Je suivis aux jumelles un troupeau de vaches pendant 45 minutes, espérant qu'elles se rendraient à un point d'eau. En vain. Mais à défaut, elles me montrèrent le chemin le plus plat pour retraverser les dunes. Toujours se fier aux animaux, ils savent bien mieux lire la nature que nous.



Nous regagnons donc le cours d'eau. Large de 50 centimètres la dernière fois que j'y étais en aval, il fait maintenant plusieurs mètres de large et ma chienne s'y baigne à cœur joie. Je cherche une source, souvent sous forme de marre, dont l'eau est purifiée par le sol et ne dépasse guère les dix degrés ; parfait pour se rafraichir. Malheureusement, quand je finirais par la trouver, celle ci sera souillée par les troupeaux qui pâturent dans le coin. Je maudis alors les Mongoles de ne pas la délimiter par une clôture. Deux bouteilles de trois litres reliées par une sangle pendent autour de mon cou, plus deux gourdes d'un litre dans le sac. Je dispose maintenant d'une réserve de 8 litres pour la chienne et moi.

Je choisis de suivre la rivière, nous referons le plein une dernière fois, juste avant de retourner traverser les sables, encore... Aucune piste ne les traverse désormais, j'essaye de lire les reliefs sur ma carte et sur les images satellites, mais d'année en année, les dunes bougent. De plein fait, nous nous engageons pour la traversée, au loin, deux wapitis courent avec prestesse dans les dunes, me laissant envieux. C'est un vrai jeu de slaloms pour moi, j'essaye de rester sur les crêtes, mais celles-ci me font faire des détours, d'autres buissons épineux parsèment le sol et me bloquent de précieux raccourcis. Mon sac et l'eau ne m'aidant pas. Ma chienne se fatigue. Après deux longues heures nous parvenons de l'autre côté. Je repère un arbre isolé, il nous servira de lieu de bivouac pour le soir.

Je fais cuire quelques pâtes et un bout de viande séchée que je partage avec ma chienne, nos réserves de nourriture chutent, elle mange beaucoup. Je sacrifie ma part de viande et me contente de spiruline. Sur un fond de dunes orangées, les nuages virent aux couleurs chaudes, avant de laisser place à un magnifique ciel étoilé. J'allume un feu pour me sécuriser de la vie sauvage. À peine ai-je fermé l'œil que ma chienne part à la course en aboyant. Encore un renard ? Un loup ? Ou un simple lapin ? Je ne sais pas, mais je préfère garder ma machette et ma lampe en main. La scène se répètera toute la nuit. Avec le vent qui se mit à souffler fort, c'est difficilement que j'ouvris les yeux au petit matin.



«Le plein fait, nous nous engageons pour la traversée. Au loin, deux wapitis courent avec prestesse dans les dunes, me laissant envieux.»

«Perché en haut de la colline je tentais de repérer une quelconque source d'eau ou une yourte. Mais rien qui ne soit de ce coté des dunes.»



«Je repère un arbre isolé, il nous servira de lieu de bivouac pour le soir.»



« Nous nous rendîmes sur les premières montagnes pour en gravir une et avoir une vue totale sur le désert, mais surtout pour trouver une éventuelle source d'eau aux jumelles.»

J'ai encore trop utilisé mes réserves d'eau, je n'ai plus que trois litres. Un gâteau sec fera office de petit déjeuner. Plus qu'un kilomètre à remonter plein nord puis nous pourrons prendre à droite par une vallée et un col qui nous permettront de traverser la chaîne de montagnes en deux jours. Une petite colline est sur la route avant la bifurcation, si d'en haut je ne vois aucune yourte habitée, je devrais faire demi tour et annuler mon aventure. Je ne peux pas marcher 30 kilomètres par 45 degrés avec seulement trois litres d'eau pour nous deux. Je vis la montée de la colline comme les dernières minutes d'une compétition sportive où les scores sont à égalité. Vais-je marquer et il y aura une yourte au loin ? Vais-je perdre et devoir renoncer à cette chasse aux loups ?

Quand l'horizon se dégagait et devant moi s'ouvrait un magnifique paysage de dunes et de plaines, je vis au loin un petit point blanc, telle une soucoupe volante blanche sur un océan de plaines sans vie, il y avait bien là une habitation. L'aventure continua. J'accélérais le pas.

Vivent ici Sergueï et sa femme, tout autour de la yourte, ils avaient cloué huit peaux de renards et de coyotes sur de gros poteaux pour se protéger du mauvais sort et éloigner les prédateurs du troupeau. Comme le veut la tradition des nomades mongoles, il est interdit de fermer sa porte à un voyageur. Face aux dures conditions de vie et au climat difficile du pays, l'hospitalité est un devoir. Ils m'offrirent donc une tasse de lait de vache fraîchement bouilli et quelques gâteaux.

Je remplis mes gourdes et pris quelques informations sur la présence de sources d'eau : aucune, ou asséchées. Et sur la présence d'autres campements nomades : oui, juste avant le col, soit près de 20 kilomètres. Parfait j'aurais de quoi me ravitailler de nouveau en fin de journée. Plein d'entrain et déterminé à rencontrer les loups, je me remis à marcher laissant derrière moi le campement de Sergueï. Il était 10h30 du matin, la température atteignait déjà les 35°C. Devant moi se tenait une longue vallée sans fin, mais surtout sans arbre et sans bergerie pour m'abriter du soleil de midi.



«Plein d'entrain et déterminé à rencontrer les loups, je me remis à marcher laissant derrière moi le campement de Sergueï.»

«Ils m'offrirent donc une tasse de lait de vache fraîchement bouilli et quelques gâteaux secs.»



Le soleil tapait de plus en plus fort lorsque je m'aperçus que ma poche s'était ouverte et que mon téléphone, qui me sert de GPS, était tombé. Je cachais mon sac entre deux rochers et revins sur mes pas sur plus de deux kilomètres, jusqu'au dernier endroit où je venais de faire une pause. Ma petite chienne, déjà bien fatiguée, ne voulait pas rester sur place et me suivit. Aller, retour, presque cinq kilomètres en plein cagnard et je finis par retrouver mon porte monnaie et mon téléphone au moment où je commençais à perdre tout espoir, à 300 mètres du rocher où j'avais déposé mon sac... Un arrêt s'imposa dans le carré d'ombre que nous offrait le rocher. J'en profitais pour inspecter une de ses faces que je trouvais bien plates. La Mongolie regorge de vestiges historiques et de pétroglyphes, et le rêve de tout voyageur est d'en découvrir un.

En reprenant la route, je tombe sur un troupeau de vaches qui attend désespérément autour d'un abreuvoir. La maisonnette qui renferme le système de pompe est fermée avec un cadenas. Nous sommes au milieu de nul part, pas l'ombre d'un campement nomade et pourtant quelqu'un verrouille cet endroit. Je ne comprend pas pourquoi, et une nouvelle fois, je maudis ces mongoles. Je commence tranquillement l'ascension vers le col, un nomade cavale sur son cheval en direction de deux yourtes. J'estime qu'il me reste une heure de marche pour les atteindre, mais par expérience, dans les steppes mongoles les distances sont toujours faussées par manque de repères visuels, je sais qu'il me faut presque doubler mon estimation pour tomber juste. 1h45 après, j'arrivais à l'entrée de la yourte.

Ce rêve se réalisa lorsque la lumière rassante du soleil laissa apparaître sur la paroi rocheuse quatre symboles étranges. Presque invisibles à l'œil nu sans cette lumière de côté, je ne pouvais pas bien les photographier. Je sortis donc mon carnet pour noter la position GPS et pour les recopier en vue de les décoder. Quelques jours plus tard, quand je fus de retour dans la capitale, je visitais les musées et bibliothèques dans l'espoir de trouver un archéologue ou un chercheur en mesure de m'aider. En vain.




Heureux de cette découverte, je me sentais tel Indiana Jones, victorieux d'une quête archéologique. Le thermomètre indiquait maintenant 42°C à l'ombre. Pas un souffle de vent, aucun oiseau, aucun bruit, le temps semble mort, seul l'haletement du chien apporte un peu de vie à l'ombre de ce rocher. Nous descendons encore un litre d'eau...



On m'y servit un festin. Comme à chaque fois, contre l'hospitalité j'offre des bonbons aux enfants et des cigarettes aux adultes, qui bien souvent se régalaient plus des friandises eux aussi. Cette fois on m'offrit un bout de boyau fourré à la viande, il me fallut plusieurs minutes pour en venir à bout, livrant un vrai combat entre ma mâchoire et ce bout d'entrailles. Très attentionnés à l'égard de ma chienne, ils lui offrirent aussi un beau repas, nous n'avions guère mangé plus que quelques gâteaux secs et bonbons aujourd'hui. Pendant que je jouais avec les enfants, on me prépara des «buuz», ces traditionnels raviolis géants remplis de viande. Je leur proposais d'en acheter quelques uns pour nourrir ma chienne le soir venu.

Je n'ai aucun problème à sacrifier ma nourriture et à me contenter de peu, si c'est pour nourrir mon compagnon de route. Mais devant les nomades, qui ne possèdent que très peu, je ne préfère pas nourrir mon chien avec une nourriture qu'ils pourraient eux-mêmes consommer. Rassasiés et ravitaillés en eau et en nourriture, nous repartons en direction du col puis nous rechercherons un lieu de bivouac avant la venue de la nuit. Je jète un dernier regard en arrière et immortalise d'une photo la vallée que je viens de traverser. Quelques vaches et le campement comme unique signe de vie. Toujours aucun loup en vue, mais un groupe d'ibex de Sibérie, communs à nos bouquetins français, nous servira d'excuse pour justifier une pause et nous divertir quelques minutes.

A person stands on a grassy hill at night, looking out over a landscape with large rock formations and a glowing tent under a starry sky. The person is silhouetted against the twilight sky, which is filled with stars and a soft glow from the setting or rising sun. The tent is illuminated from within, casting a warm light. The overall scene is serene and evocative of a wilderness experience.

Le soir nous posons le bivouac à côté de ces grosses formations rocheuses, avec une vue parfaite sur les plaines qui nous attendent le lendemain. Le lieu semble propice à la vie d'une meute de loups. Ma chienne ne semblant pas rassurée, je partis inspecter les environs pour être sûr de ne pas avoir posé la tente trop proche d'une tanière. Et comme tous les soirs quand le soleil se couche, j'inspecte aux jumelles les environs, à la recherche de loups. Cette nuit là, je décidais d'accrocher la chienne à un rocher, je ne veux pas qu'elle reparte en courant pendant la nuit. Je sais pertinemment que les loups ne m'attaqueraient jamais, l'homme est toujours perçu comme un danger. Le chien, lui, est perçu comme un rival, s'il se met à courir et s'éloigne trop de moi, les loups le tueraient sans hésitation. Quoiqu'étant une femelle, elle aurait peut être une chance. Mais la nuit se déroula sans le moindre événement, nous offrant même un magnifique levé de lune rougeoyant.

« S'il se met à courir et s'éloigne trop de moi, les loups le tueraient sans hésitation. »

Peut-être encore une cinquantaine de kilomètres et nous serons de retour à la civilisation, déjà des yourtes refont surfaces au milieu des plaines. On m'interpelle pour m'inviter à me désaltérer à l'ombre d'une yourte, toute une famille est réunie le temps d'un week-end. Ulrig amuse sa famille en portant mon sac à dos. Ensemble ils viennent d'aller se recueillir dans un lieu de culte bouddhiste situé non loin de là. Un gigantesque rocher sur lequel une multitude de drapeaux et de fanions bleus sont installés, pratique très courante en Mongolie pour marquer des lieux d'offrandes. La tradition veut que l'on en fasse trois fois le tour dans le sens inverse des aiguilles d'une montre avant de déposer une ofrande.



La température monte à 50°C, nous faisons une pause à l'ombre d'un arbre après s'être assurés qu'aucun serpent n'était présent. Le climat est tellement sec que même assis à l'ombre sans bouger, nous consomons presque deux litres d'eau en une heure, les réserves semblent s'évaporer à vue d'œil, nous ingurgitons autant d'eau que pendant la marche, je décide donc de repartir avant d'être à sec.



Plus tard, nous tombâmes sur un camp qui accueille des touristes, mais qui toutefois reste vide. Je m'y arrêtais pour m'offrir un bon plat de pâtes plein de légumes et un soda bien frais, ainsi que pour demander un peu de nourriture pour ma chienne. Celle-ci se régala en enfonçant sa tête dans un sac poubelle remplie de restes alimentaires. Plus de yourtes, plus de passages de voitures, mon rêve d'entendre les loups s'envole avec les derniers rayons du soleil. Je croise une famille en train de dépecer une chèvre derrière un rocher, je discute avec eux puis pars un peu plus loin jeter ma tente au pied d'un monticule rocheux. Demain j'atteindrais le lac, point final de cette courte aventure. Ce soir, il n'y aura pas de loups, pas besoin d'attacher ma chienne, pas besoin de la doublure de ma tente non plus, autant profiter de la vue.



C'est le calme total sur le Khogno Khan.

Une petite brise rafraîchit l'air, la lune éclaire les steppes et la voie lactée illumine le ciel. Exténué par cette semaine de marche, je dors profondément quand soudain des hurlements de loups me sortent de mon sommeil. Les yeux encore fermés, l'esprit toujours avec Morphée, j'ai déjà ma machette et ma lampe en main quand un frisson glacial traverse mon corps de part et d'autre. Doucement je me redresse et cherche ma chienne du regard sous la faible lueur de la lune. Elle est là, à 3 mètres de ma tente, allongée de tout son possible dans les hautes herbes, les yeux grands ouverts et transpercés par la peur. Sans un bruit, je profite du spectacle. Je tente d'analyser le nombre et la position des loups. Ils sont peut-être une quinzaine, certains sont sur la montagne, 200 mètres à ma droite, d'autres sont sur la pointe du monticule rocheux qui domine mon camp, à moins de 30 mètres.



« Quand soudain
des hurlements de loups me
sortent de mon sommeil. »

« j'ai déjà ma machette et ma lampe en mains quand un frisson glacial traverse mon corps »

Aussi grandiose qu'effrayant, je me demande quel genre de personne peut avoir pour rêve de dormir avec les loups, car entre l'idée et la réalité, le saut est bien grand. La peur s'empare de moi. Je perçois ma petite chienne, qui fut ma meilleure alliée pendant une semaine, comme étant maintenant, ma pire idée. Je ne suis plus du tout en confiance, je prie pour que ma chienne reste en place et ne se lève pas, s'ils décident de passer à l'attaque sur elle, la simple moustiquaire de ma tente ne me protégera guère. Puis après plusieurs minutes de hurlements, le calme regagna les montagnes et les plaines, je ne fermis plus l'œil de la nuit, espérant de nouveau revivre cette incroyable spectacle que nous offre la nature. Malgré la peur.





Au petit matin, je réalisais que la carcasse de chèvre située à 50 mètres de mon campement avait attiré les loups pendant la nuit. Il ne restait qu'une flaque de sang et les cornes, j'en pris une en souvenir de ce moment mémorable.



Une tempête de sable s'abattait sur le désert de dunes, j'attendais qu'elle finisse puis repris la marche, une dernière jonction éprouvante.



Quand j'arrivais au lac, ma chienne sauta dans l'eau et trouva un compagnon de jeu. Il y avait autour de nous toute une vie. Des familles entières venues passer la fin de semaine au bord du lac, des guides qui amènent les vacanciers faire un tour de dromadaires dans les dunes, des yourtes qui envahissent le paysage, des troupeaux de vaches, de moutons et de chevaux qui pâturent dans une herbe verdoyante et surtout, de l'eau, beaucoup d'eau. Je repense à ce cheval rachitique croisé deux jours avant à mon bivouac, il m'avait fait beaucoup de peine. Par manque d'eau et de nourriture, il était destiné à mourir dans les jours à venir et je ne pouvais rien faire pour lui. Maintenant, j'étais là, en train de regarder des chevaux galoper dans l'eau, et je repensais à lui, en route pour la mort, alors qu'à 50 kilomètres se trouvait un paradis, une utopie pour chaque cheval.

Je regardais tous ces gens autour d'un barbecue, d'un soda ou d'une bière à la main, et je repensais à ce que je venais de faire, au manque d'eau qui avait failli me faire abandonner cette petite aventure. J'avais faim, j'avais soif, j'avais chaud, et pourtant, je n'étais qu'à moins de 2h heures de voiture du jardin de Babylone.

À contre cœur j'offrais un dernier câlin à ma chienne et je levais le pouce au bord de la route. Elle était maintenant dans un lieu de vie, avec d'autres chiens, de l'eau à profusion et des restes de barbecue qui jonchent le sol, quoique triste, je ne me sentais pas coupable de l'abandonner. Je grimpais dans la première voiture qui s'arrêtait, j'étais maintenant confortablement installé, en route pour Oulan Battar.

